

THEATRE
DES CELESTINS
LYON
DIRECTION JEAN-PAUL LUCET

**CRIME ET
CHATIMENT**

CRIME ET CHÂTIMENT

Pièce en deux parties de **Gabriel AROUT**

d'Après le Roman de **F.-M. DOSTOIEVSKI**

Mise en scène de **Paul-Émile DEIBER**

Assistant : **Alain FAIVRE**

Scénographie : **Yves SAMSON**

Assistante : **Cécile LANCHON**

Costumes : **Nathalie MATRICIANI**

Éclairages : **Gérald KARLIKOW**

Le décor a été réalisé par : **Philippe BERNARD** et **Eric DUTHEIL**, **Sophie GARDIES**,
Cécile LANCHON, **Nicolas MAILLOT**, **Damien SERCLERAT**, **Alain TOURNIER**

Peint par **Adelma TIPHAINE** et **Cécile LANCHON**

Les costumes ont été réalisés par **Nathalie MATRICIANI**
et **Odile DELAETER**, **Patricia FAGET**, **Fabienne GUIDON**, **Céline MARIN**

Avec la participation du **J.T.N.**

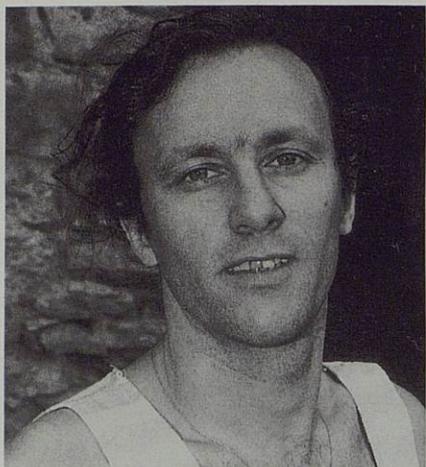


Avec

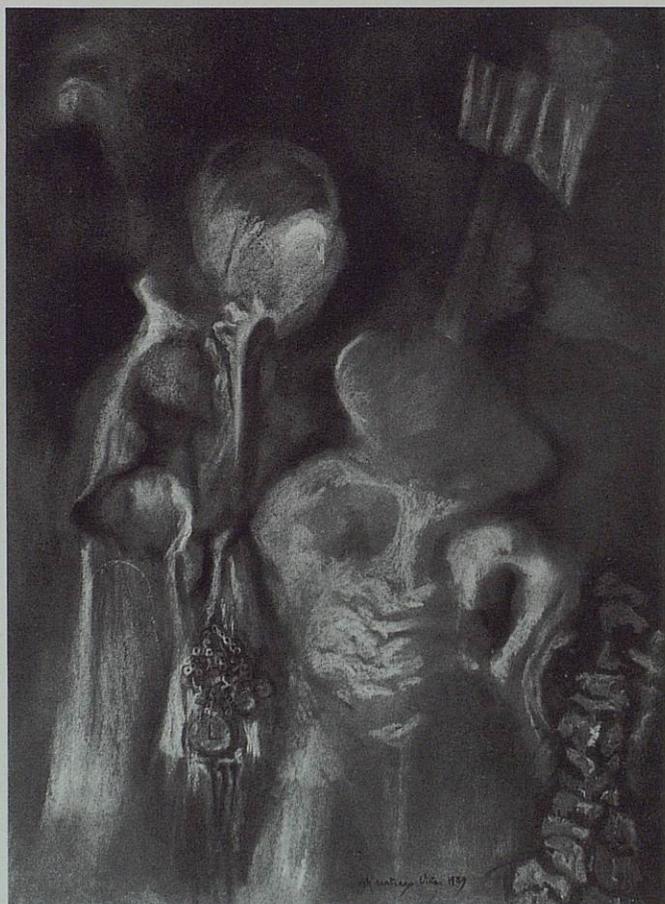
Par ordre d'entrée en scène

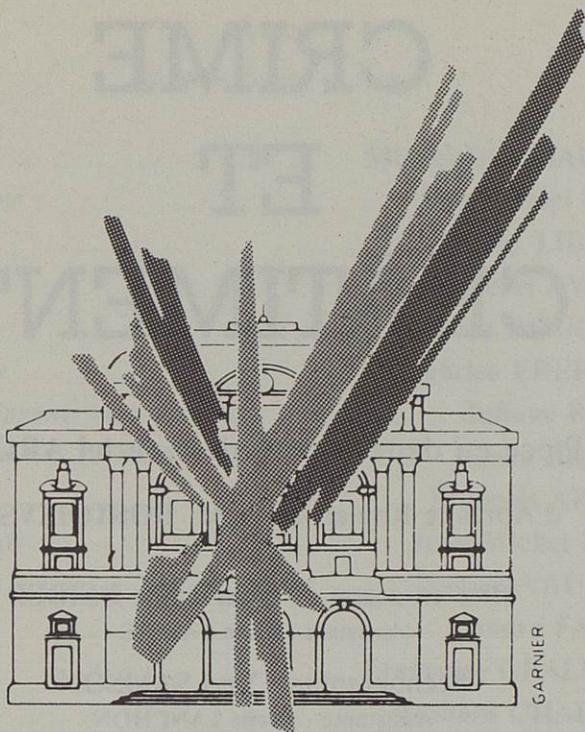
<i>Porphyre</i>	Michel DUCHAUSSOY
<i>Razoumykine</i>	Jean-Daniel LAVAL
<i>Petrov</i>	Tony LIBRIZZI
<i>Zametov</i>	Michel AYMARD
<i>Nastassia</i>	Odile BOUGEARD
<i>Raskolnikov</i>	Fabrice EBERHARD
<i>Madame Lippewechsel, la vieille</i>	Juliane RIALKA
<i>Marmeladov</i>	Jean BRASSAT
<i>Le patron</i>	François ARAGON
<i>Lebesiatnikov</i>	Jean-Michel KINDT
<i>Koch</i>	Hugues VAULERIN
<i>Svidrigailov</i>	André FALCON
<i>Lisa</i>	Françoise GRALEWSKI
<i>Dimitri</i>	Bernard CHARNACE
<i>Nicolas</i>	Alain FAIVRE
<i>Zossimov</i>	Jean-Bernard FEITUSSI
<i>Loujine</i>	Joël DEMARTY
<i>Le bonhomme</i>	Jean-Simon PREVOST
<i>Catherine</i>	Marie KEIME
<i>Sonia</i>	Nathalie AKOUN
<i>Madame Raskolnikov</i>	Christiane MINAZZOLI
<i>Dounia</i>	Agnès GALAN





Les œuvres exposées dans le hall
sont de **Santiago VIÑAS**
réalisées pour illustrer
le « climat Dostoïevskien »





THEATRE
DES CELESTINS
LYON

DIRECTEUR : Jean-Paul LUCET

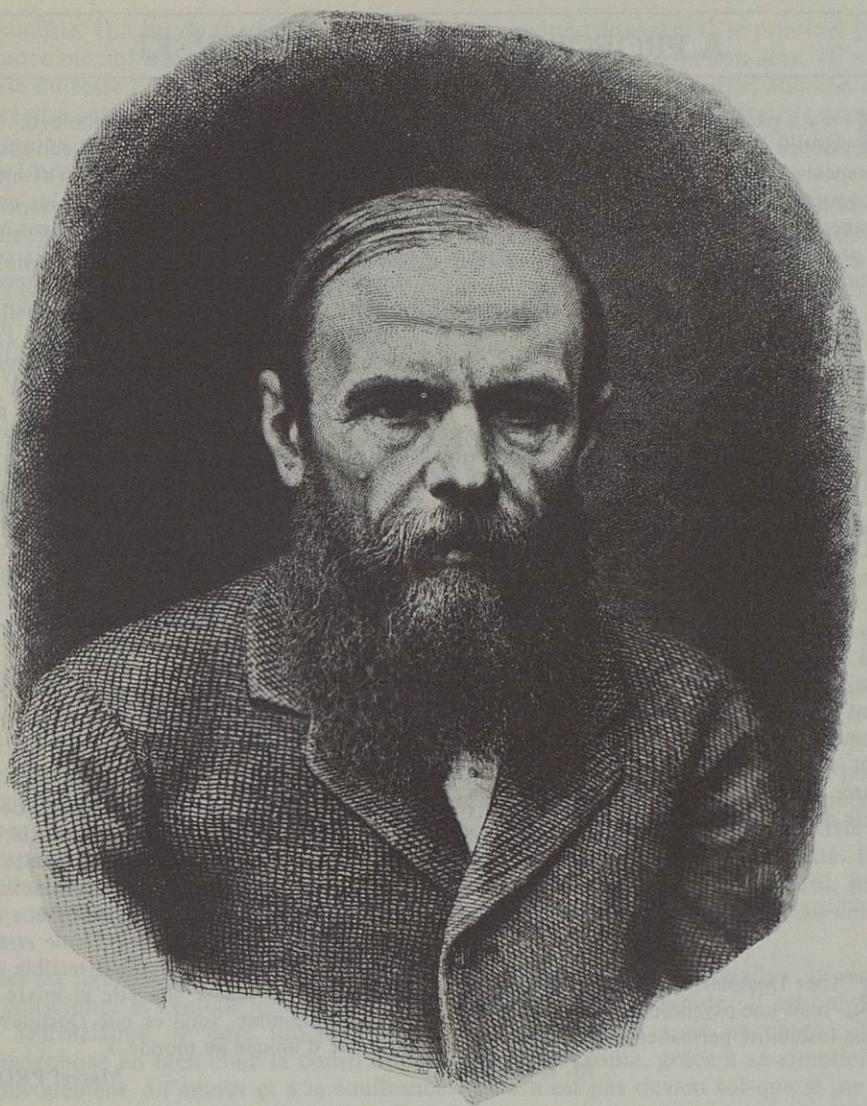
ADMINISTRATEUR : Thierry LEGAY
CHARGÉE DE LA COMMUNICATION : Caroline TRACOL
DIRECTEUR DE SCÈNE : René MONIEZ
RÉGISSEUR GÉNÉRAL : Jean-Claude DELHUMEAU
CHEF MACHINISTE : Roger GIRARD
CHEF COSTUMIÈRE : Josiane BERTHAUD

LE DROIT AU CRIME

Je n'insinue pas que les hommes extraordinaires sont tenus de commettre toutes sortes de crimes. Il me semble qu'un article écrit dans ce sens n'aurait jamais été publié. J'ai seulement insinué que l'homme « extraordinaire » a le droit, pas le droit légal, naturellement, mais le droit moral de permettre à sa conscience de franchir... certains obstacles et cela seulement dans le cas où l'exige la réalisation de son idée (bienfaisante peut-être pour l'humanité toute entière).

D'après moi, si les découvertes de Képler et de Newton n'avaient pu, par suite de certaines circonstances, parvenir à l'humanité que moyennant le sacrifice d'une, de cent vies humaines ou même davantage, capables de leur faire obstacle, Newton aurait eu le droit, et bien plus le devoir, de les *supprimer* afin de permettre la diffusion de ses découvertes dans le monde entier. Il n'en résulte pas le moins du monde que Newton avait le droit d'assassiner n'importe qui à son gré ou de commettre tous les jours des vols au marché. Dans le reste de mon article, j'insiste, si je m'en souviens bien, sur cette idée que tous les législateurs et les guides de l'humanité, à commencer par les plus anciens, pour continuer par les Lycurgue, les Solon, les Mahomet, les Napoléon, etc., tous, jusqu'aux derniers, ont été des criminels, car, en promulguant de nouvelles lois, ils violaient, par cela même, les anciennes qui avaient été jusque-là fidèlement observées par la société et transmises de génération en génération, et parce qu'ils n'avaient point reculé devant les effusions de sang (de sang innocent et parfois héroïquement versé pour défendre les anciennes lois) pour peu qu'ils en aient eu besoin.

« Il est même à remarquer que la plupart de ces bienfaiteurs et de ces guides de l'humanité ont fait couler des torrents de sang. J'en conclus, en un mot, que tous, non seulement les grands hommes, mais ceux qui s'élèvent tant soit peu au-dessus du niveau moyen et sont capables de prononcer quelques paroles neuves, sont de par leur nature même et nécessairement des criminels, à un degré variable naturellement. Sans cela, il leur serait difficile de sortir de l'ornière commune. Or, ils ne peuvent se résoudre à y demeurer, encore une fois de par leur nature même, et je trouve qu'ils ne doivent point le faire. Bref, vous voyez bien que je n'ai avancé jusqu'ici rien de particulièrement neuf. Ces pensées ont déjà été écrites et lues mille fois. Quant à ma division des individus en ordinaires et extraordinaires, j'admets qu'elle est un peu arbitraire, mais je ne m'obstine pas à défendre la précision des chiffres que j'avance. Je crois seulement que le fond de ma pensée est juste. Elle consiste à affirmer que les hommes peuvent être divisés *en général*, selon l'ordre de la nature même, en deux catégories : l'une inférieure (individus ordinaires) ou encore le troupeau dont la seule fonction consiste à reproduire des êtres semblables à eux, et les autres, les vrais hommes, qui jouissent du don de faire résonner dans leur milieu des *mots nouveaux*. Les subdivisions sont naturellement infinies, mais les traits caractéristiques des deux catégories me semblent assez nets : la première, c'est-à-dire le troupeau, est composée d'hommes conservateurs, sages, qui vivent dans l'obéissance, une obéissance qui leur est chère. Et je trouve qu'ils sont tenus d'obéir, car c'est là leur rôle dans la vie et il ne présente rien d'humiliant pour eux. Dans la seconde, tous transgressent la loi ; ce sont des destructeurs ou du moins des êtres qui tentent de détruire suivant leurs moyens.



... S'il le faut, pour faire triompher leurs idées, ils passent sur des cadavres, sur des mares de sang ; ils peuvent, selon moi, se le permettre en conscience ; tout dépend de l'idée et de son importance, remarquez-le bien. Ce n'est que dans ce sens que je parle dans mon article de leur droit à commettre des crimes. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'inquiéter sérieusement. La masse ne leur reconnaît jamais ce droit ; elle les décapite, les pend (plus ou moins) et remplit ainsi, de la façon la plus rationnelle, son rôle conservateur, jusqu'au jour où cette même masse, dans ses générations suivantes, érige des statues aux suppliciés et leur voue un culte (plus ou moins). La première catégorie est maîtresse du présent, la seconde de l'avenir. La première conserve le monde et c'est grâce à elle que l'humanité se multiplie ; la seconde meut l'univers et le conduit à son but.

F.-M. DOSTOIEVSKI

(Crime et Châtiment)

A PROPOS DE F. M. DOSTOÏEVSKI

« Il n'y a pas d'erreur, c'est un roi, d'une essence et d'une qualité telles que seul Shakespeare pourrait, chez les modernes, lui être comparé... Peut-être est-il, après Eschyle et Shakespeare, l'humain qui est descendu le plus profondément, le plus âprement, dans l'abîme des cœurs et des corps... »

Léon DAUDET

*

« Dostoïevski est l'inventeur du caractère polymorphe. C'est-à-dire que Molière ou Racine, ou les grands classiques, ont des caractères tout d'un seul tenant, tandis que Dostoïevski fait une découverte en psychologie qui est l'équivalent de celle de De Vries dans le monde de l'Histoire naturelle : la mutation spontanée. Un caractère arrive tout à coup à une mutation, c'est-à-dire qu'il trouve en lui des choses qui n'y étaient absolument pas... C'est cet imprévisible, cet inconnu de la nature humaine qui est le grand intérêt de Dostoïevski... [Ce] n'était ni un barbare, ni un malade. Ses romans sont un modèle de composition. »

Paul CLAUDEL

*

« Chez Dostoïevski, pas de philosophie, mais une psychologie du morbide : il y a une instabilité permanente des êtres. »

M. BARRÈS

« Que nous présente Dostoïevski ! Des personnages qui, sans aucun souci de demeurer conséquents avec eux-mêmes, cèdent complaisamment à toutes les contradictions, toutes les négations dont leur nature est capable. Il semble que ce soit là ce qui intéresse le plus Dostoïevski : l'inconséquence. Bien loin de la cacher, il la fait sans cesse ressortir ; il l'éclaire... Sinon à l'anarchie, c'est à une sorte de bouddhisme, de quietisme du moins, que nous conduit Dostoïevski... Il nous entraîne très loin de Rome (je veux dire des encycliques), très loin aussi de l'honneur mondain... Partant du même problème, Nietzsche et Dostoïevski proposent à ce problème des solutions différentes, opposées. Nietzsche propose une affirmation de soi, il y voit le but de la vie. Dostoïevski propose une résignation. Où Nietzsche présente une apogée, Dostoïevski ne prévoit qu'une faillite. »

André GIDE

*

« Cette beauté nouvelle, elle reste identique dans toutes les œuvres de Dostoïevski ; la femme de Dostoïevski, avec son visage mystérieux, dont la beauté avenante se change brusquement comme si elle avait joué la comédie de la bonté... et la maison de l'assassinat dans *Crime et Châtiment*... Cette beauté nouvelle et terrible d'une maison, cette beauté nouvelle et mixte d'un visage de femme, voilà ce que Dostoïevski a apporté d'unique au monde. »

Marcel PROUST

LES CARNETS DE CRIME ET CHÂTIMENT

« Bien que les crimes de ce genre s'accomplissent très difficilement, — c'est-à-dire d'une façon presque toujours grossière, de sorte que tous les fils et les preuves sont en évidence [et que très grande y est la part du hasard qui presque toujours livre le coupable], il réussit par le plus grand des hasards à accomplir vite et heureusement son entreprise.

Tout un mois s'écoule avant la catastrophe finale [on n'a aucun soupçon contre lui et il est impossible d'en avoir]. C'est alors que se déroule le processus psychologique du crime. Des questions insolubles se dressent devant le meurtrier, des sentiments inattendus et insoupçonnés tourmentent son cœur. La vérité de Dieu, la loi terrestre obtiennent leur dû et il finit par se trouver obligé de se dénoncer lui-même, [obligé] pour rejoindre les hommes, fût-ce au bagne. La conscience de son isolement, de son retranchement de l'humanité, qu'il a ressentie aussitôt après avoir commis son crime, le fait

trop souffrir. [La loi de la vérité et de la nature humaine triomphent] le criminel [sans résistance même] décide lui-même d'accepter la peine pour racheter son acte. [Il m'est difficile du reste d'expliquer complètement ma pensée.] Je fais [en outre] allusion dans mon récit à cette idée que la peine [juridique] dont on frappe le crime effraie le criminel bien moins qu'on ne le pense, [les législateurs en partie] parce que *c'est lui-même qui l'exige* [moralement].

J'ai constaté cela sur les gens les moins développés, [sur les cas les plus grossiers]. J'ai voulu exprimer cela en prenant précisément le cas d'un homme développé de la nouvelle génération, pour rendre ma pensée plus claire, plus évidente. Certains cas, qui ont eu lieu en ces tout derniers temps, m'ont convaincu que mon sujet n'était nullement excentrique [ce fait précisément que l'assassin est un homme développé et qui a même de bonnes tendances]. On m'a raconté à Moscou l'an dernier l'histoire d'un étudiant expulsé de l'Université après les troubles universitaires de Moscou : il avait résolu de dévaliser la poste et de tuer le facteur. On trouve encore dans nos journaux nombre d'indices de l'extrême instabilité des idées qui inspire des actions abominables. [Ce séminariste qui dans son hangar avait tué une jeune fille et qu'on a arrêté une heure plus tard tandis qu'il déjeunait, etc.] Bref je suis persuadé que mon sujet est justifié jusqu'à un certain point par la vie moderne. »

F. M. D.

A PROPOS DE CRIME ET CHÂTIMENT

Quels sont les motifs de Raskolnikov ? Dostoïevski s'est bien gardé de les simplifier. S'agit-il d'un nouveau Rastignac, qui tue un être vil et nuisible en vue d'un bien supérieur ? Et en effet il a de nobles sentiments, il a fait jadis de bonnes actions. Il tue, en somme, par amour du prochain. Il a été induit en erreur, mais son cœur est pur, et il sera sauvé. Raskolnikov divise l'humanité en deux, ceux qui sont faits pour obéir, le troupeau, et le petit nombre des élus, des hommes supérieurs pour qui la loi n'existe pas. Il tue pour savoir « s'il est un pou ou un homme ». Il méprise toute l'humanité. Il est possédé d'un orgueil démoniaque, et dès lors il ne peut ressusciter moralement, même après son aveu. Son salut est seulement préparé par le châtimement : il est placé au-delà du roman.

Le mal est figuré à ses divers degrés. Il est total et absolu chez Svidrigaïlov, le vicieux sans conscience et cynique, qui ne peut avoir d'autre fin que le suicide ; il est combattu chez Marmeladov, le père indigne, par la conscience qu'il a de sa chute ; il est métamorphosé en bien chez la courtisane pour sacrifier Sonia, grâce à sa simplicité, à son dévouement, à l'amour et à la souffrance : « Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la douleur humaine ».

Ce n'est pas par hasard que le roman s'achève au bagne, où il avait été premièrement conçu. Dostoïevski est encore si près de cette époque mémorable de sa vie qu'il se plaît à reproduire et le cadre et les traits déjà soulignés par lui dans *La Maison des morts*.

Raskolnikov, l'intellectuel, est exclu par les bagnards de leur société : « Il semblait qu'eux et lui étaient des nations différentes » ; et pourtant il n'était pas comme ces Polonais ou même ces Russes qui méprisaient le peuple.

Raskolnikov, le criminel, ne connaît pas le repentir : « Avec quelle joie il l'aurait accueilli ! Les tourments et les larmes, c'est aussi la vie ! Mais il ne se repentait pas de son crime. » Il ne regrette que d'avoir avoué, d'avoir été faible, de n'avoir pas « porté son idée jusqu'au bout ». C'est seulement quand il renonce à « la dialectique » pour accepter la vie, c'est-à-dire son sort de forçat et l'humble amour de Sonia, que se prépare sa résurrection. Et alors, « machinalement », il prend sous son oreiller l'Évangile : cet Évangile qui avait suivi Dostoïevski aussi, durant ses quatre années de bagne.

Pierre PASCAL
Ed. de la Pléiade Gallimard

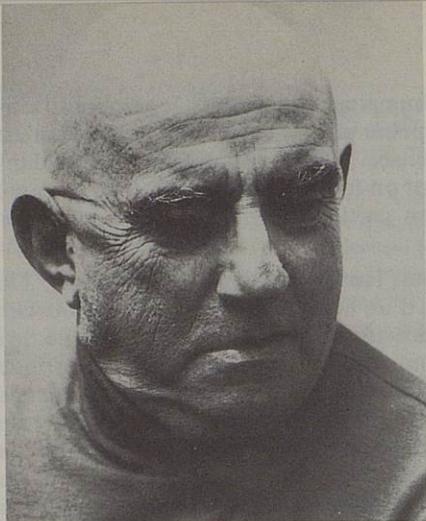


Photo X

GABRIEL AROUT

aussi l'intrigue ou même l'art de la simple démarche. Il ne demandait rien, ne savait pas ennuyer un directeur, un metteur en scène, des comédiens ou les confrères.

Il était modeste et ne semblait pas disposé à l'être moins, lorsqu'il connut ses plus grands succès *Pauline ou l'écume de la mer*, *Le Bal du lieutenant Helt* (quels beaux titres et mémorables) ou *La Dame de trèfle* qui lui valut l'estime générale de la critique, et l'approbation chaleureuse, non seulement du public, mais de tout ce qui comptait dans le théâtre.

J'ai dit chaleureuse, et, justement, il était un homme chaleureux, fort attachant par un fonds authentique et solide de bonté et de générosité. On parle beaucoup du fameux « lait de la tendresse humaine », le mot et la chose s'appliquaient parfaitement à notre ami.

D'où son élan vers Tchekhov, et la grâce qu'il avait mise à lui redonner dans *Cet animal étrange* une jolie occasion de redevenir un jeune et vivant inconnu. C'était divers et de qualité, fort drôle et du meilleur comique : celui qui prend sa source dans la finesse de l'observation et s'enrichit de la finesse du langage. Arout avait, là, agencé, avec intelligence et goût, des scènes qui faisaient alterner l'ironie, le sentiment, l'humour et l'émotion.

Je pense bien qu'Arout avait, comme nous tous, ses défauts. Mais il était plein de courage, de fidélité et, surtout, d'une intense pudeur.

Il donnait à des amis, des idées de pièces, des situations, des sujets... C'est André Roussin qui, spontanément, a écrit qu'il devait à Gabriel Arout le point de départ de *Nina*. Roussin, lui, le dit, mais combien de ses confrères ne se vantent pas d'avoir reçu d'Arout de tels cadeaux !

Nous avons applaudi ses heureuses adaptations de *L'Idiot* et de *Crime et châtiment*.

Ce garçon à l'esprit touffu avait la clarté de l'âme et demeurait le plus « rrusse » des écrivains français. Il s'était branché tout naturellement et très tôt sur un fonds de culture occidentale et de latinité, mais, en dedans, il bouillonnait doucement d'une très ancienne fermentation slave qui ajoutait une étrangeté à son personnage pittoresque, et n'était pas pour rien dans sa subtilité. Il restait de la richesse d'Aroucheff dans l'Arout de sa dernière œuvre, si singulière et si grave, intitulée brièvement *Oui...* qui n'était pas la manifestation d'un ultime consentement au destin, mais l'expression d'un testament de l'écriture et de sa philosophie : « Oui à la vie ».

Gabriel Arout, jeune, avait — avant ou après la Sorbonne — fait un peu tous les métiers (porteur de bagages, employé aux courses de lévriers, bûcheron), c'est alors qu'il exerçait son activité dans ce dernier état, qu'il apprit que Marcel Achard venait de lui faire décerner un prix de théâtre pour sa première pièce *Orphée ou la peur des miracles*. Nous aurions aimé que le Bon Dieu accomplit un dernier miracle en nous le conservant.

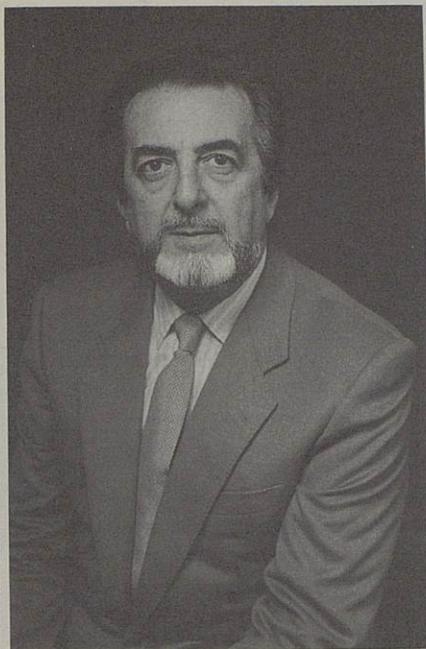
LE LAIT DE LA TENDRESSE

par JEAN-JACQUES GAUTIER

Jamais je ne l'ai entendu protester contre un jugement, se plaindre d'une injustice. Jamais il n'a fait montre d'aigreur, d'amertume, d'envie. Tout se passait comme si, dans ce petit monde des lettres et du théâtre où les parterres foisonnent de jalousie et de haine, ces sentiments eussent été inconnus du cher Arout.

Et pourtant, il est arrivé souvent que d'autres qui le valaient ou ne le valaient pas, aient plus de chance que lui, placent mieux leurs œuvres ou les fassent mieux valoir. Gabriel ignorait

Jean-Jacques GAUTIER,
de l'Académie Française.



PAUL-ÉMILE DEIBER

Sociétaire honoraire à son départ de la Comédie-Française, en 1972, Paul-Émile Deiber s'est, alors,

consacré à la mise en scène lyrique : à Paris, au Metropolitan Opera à New York, à San Francisco, Chicago, Milan, Vienne, Naples... Les ouvrages montés : Benvenuto Cellini, Norma, Roméo et Juliette, Werther, Pelléas et Melisande, Médée, Luisa Miller.

Puis retour au théâtre à Paris où il joue Pavel Kohout, Goldoni, Guitry. Il succède à Bernard Gavoty à la direction artistique des Rencontres du Palais Royal.

En septembre 1984, il prend la direction du T.B.B., où il succède à Jean-Pierre Grenier. Il y joue *Vêtir ceux qui sont nus* de Pirandello, *My Fair Lady*, *Les Femmes savantes* sous la direction de Françoise Seigner, et, en 1988 *Le Roi Lear* sous la direction de Jacques Kraemer.

Il y a mis en scène un *Victor Hugo* avec Alain Decaux, *Au but* de Thomas Bernhard, *Brummel à Caen* de Bernard da Costa.

Paul-Émile Deiber signe la mise en scène de *Crime et châtiment*.

*

“Rien de plus difficile que de porter à la scène un roman. Il faut, pour gagner ce pari un authentique auteur, mais aussi un être qui sait pratiquer cette vertu rare qu'est l'humanité. Gabriel Arout a triomphé des obstacles et sa fidélité à Dostoïevski éclate au long de la pièce qu'il a tirée de ce chef-d'œuvre Crime et châtiment. Nous y trouverons tout : l'action, les personnages, la violence, le désespoir, mais surtout la grande humanité.

Est-ce une gageure de le mettre en scène ? Je serais tenté de dire que non. Pourquoi ? La réponse nous est donnée par Dostoïevski lui-même. N'a-t-il pas écrit son roman avec une richesse de détails qui en fait un authentique scénario ? Ne parlons pas du caractère des personnages, de leurs relations, du dialogue mais rien ne manque.

Le moindre costume est décrit de la couleur au nombre de boutons. Chaque meuble, chaque accessoire a sa place précise dans chaque décor. L'heure sonne, nous donnant la couleur du ciel. Le silence entre les répliques est indiqué, voire mesuré. Un muscle du visage tressaille-t-il ? Dostoïevski le note. Le verre est-il à moitié vide ? Même chose. Et ainsi de suite. Et c'est tout cela que Gabriel Arout a su rendre, lui qui, lors des répétitions de la pièce à la Comédie-Française en 1963 nous chantonait les airs qu'il entendait dans son enfance russe.

Et c'est aussi cela qu'avec tous mes camarades de Michel Duchaussoy à Christiane Minazzoli, de Fabrice Eberhard à André Falcon nous allons essayer de retrouver.”

“Le bonheur par la souffrance”. Dostoïevski.

“Chez Dostoïevski, il ne s'agit pas d'humilité devant Dieu, mais bien d'humilité devant les hommes”. André Gide.

P. E. D.

MICHEL DUCHAUSSOY

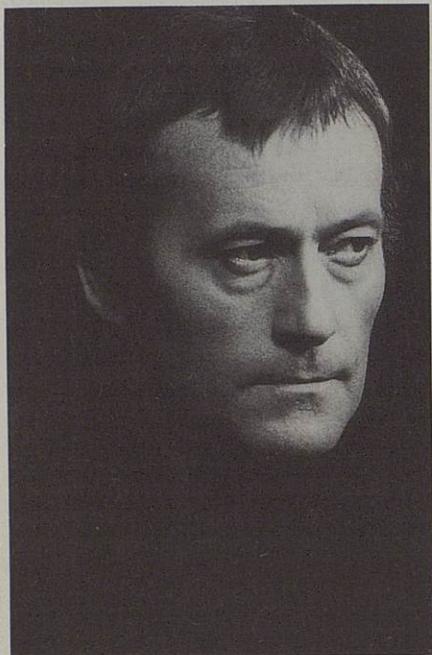


Photo Maree-Breyer

Dans *Crime et châtiment*, Michel Duchaussoy est *Porphyre*

“Paul-Émile Deiber, en me proposant de jouer *Porphyre* m’a très heureusement surpris. Les interprétations d’Harry Baur dans le film de Chenal ou celle de Louis Seigner au Français en 1963, à la création de la pièce de Gabriel Arout m’avaient chacune à leur façon fort impressionné. J’ai relu le roman. Porphyre a 35 ans. Quand on a plus l’âge du personnage et pas encore l’expérience de ces illustres prédécesseurs, on choisit forcément de se situer entre le roman et le souvenir de ces brillantes interprétations ; ainsi je garde mon mystère.”

Michel Duchaussoy.

FABRICE EBERHARD

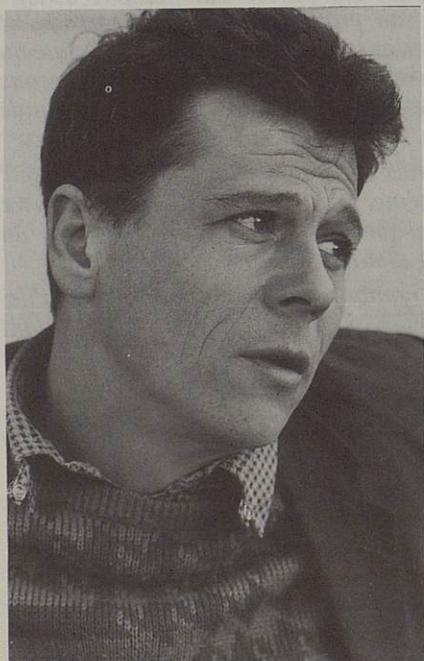


Photo X

Dans *Crime et châtiment*, Fabrice Eberhard est *Razkolnikov*

“Se faire plaisir en jouant un texte classique n’est pas suffisant ! (plus suffisant). Raconter une “histoire” inédite, c’est une façon de se sentir un peu “créateur”.

Aujourd’hui jouer *Crime et châtiment*, c’est faire le pari que ce fabuleux écrivain qu’était Dostoïevski, peut encore émerveiller, émouvoir les spectateurs, comme si c’était la première fois.”

Fabrice Eberhard

CHRISTIANE MINAZZOLI

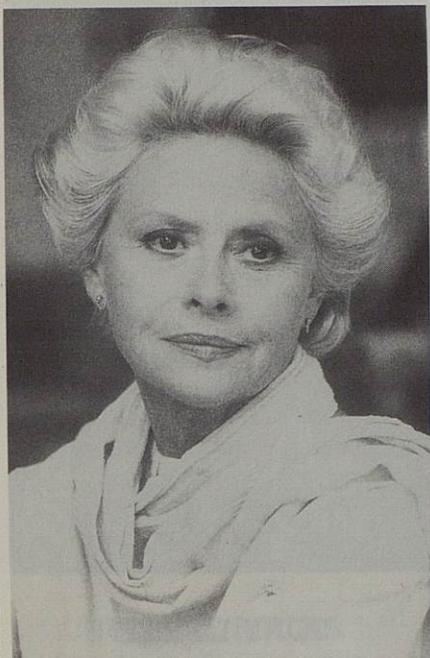


Photo Gilbert Moreau

Dans *Crime et châtement*, Christiane Minazzoli est *Madame Razkolnikov*

“Plaisir de travailler avec une équipe sur une œuvre riche aux multiples interrogations. Découvrir, *Madame Razkolnikov*, digne et fier personnage, tout amour envers ce fils, seul espoir pour un avenir meilleur. Passionnant d’aller au devant de cette femme, pathétique, crédule ; elle se débat, accommodant ses principes d’honnête femme aux nécessités d’une vie misérable.”

Christiane Minazzoli

ANDRÉ FALCON

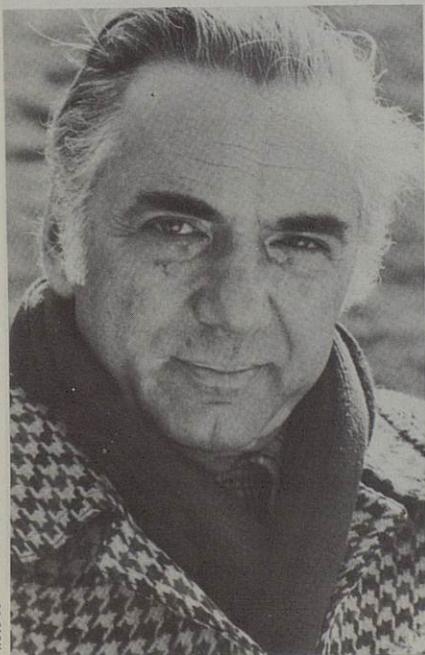


Photo X

Dans *Crime et Châtiment*, André Falcon est Svidrigailov.

Quand on a débuté au Français dans *Roméo et Rodrigue*, il est excitant pour l’imagination d’aborder aujourd’hui Svidrigailov, débauché notoire qu’une passion profonde finit par détruire... !

Je suis ravi de retrouver Paul-Émile Deiber qui me dirigea naguère dans le *Titus* de Racine avec tant de bonheur !

André Falcon

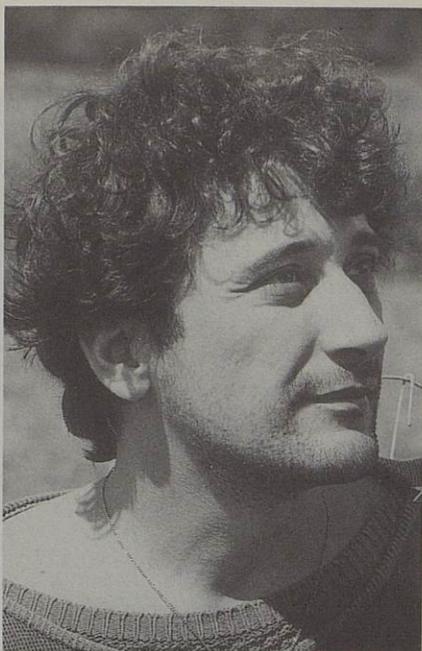


Photo X

JEAN-DANIEL LAVAL

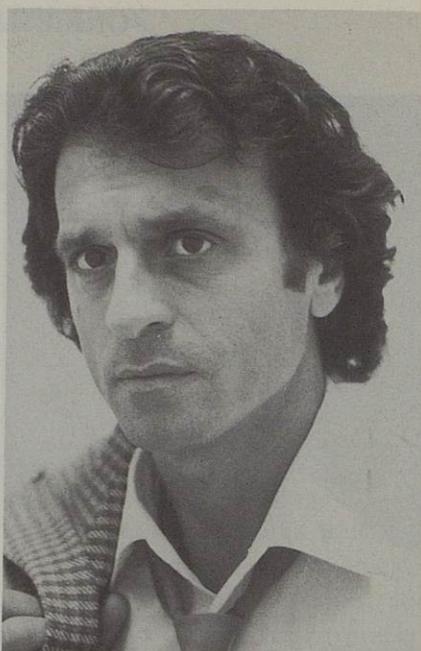


Photo Louis Boulanger

TONY LIBRIZZI

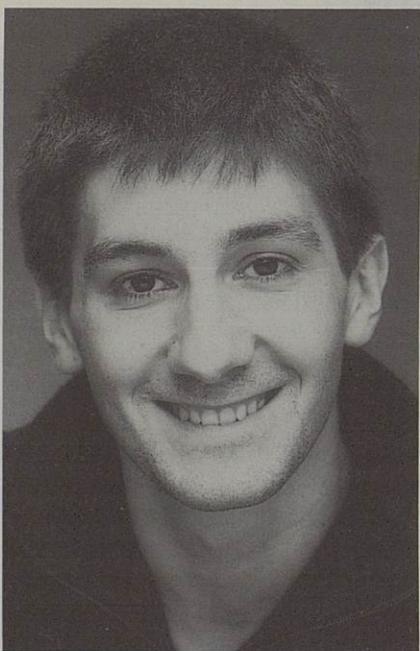


Photo John Frost

MICHEL AYMARD

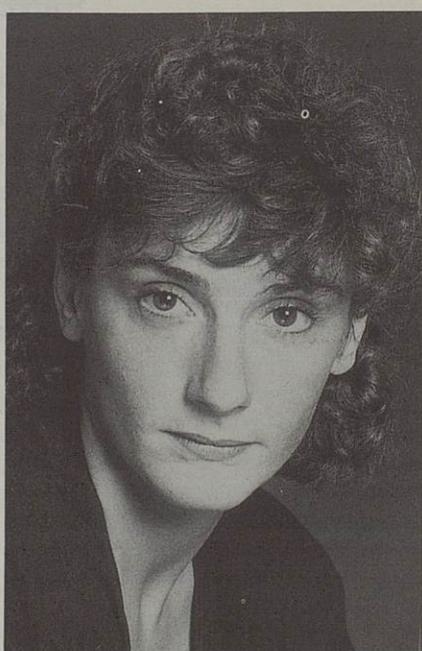


Photo X

ODILE BOUGEARD

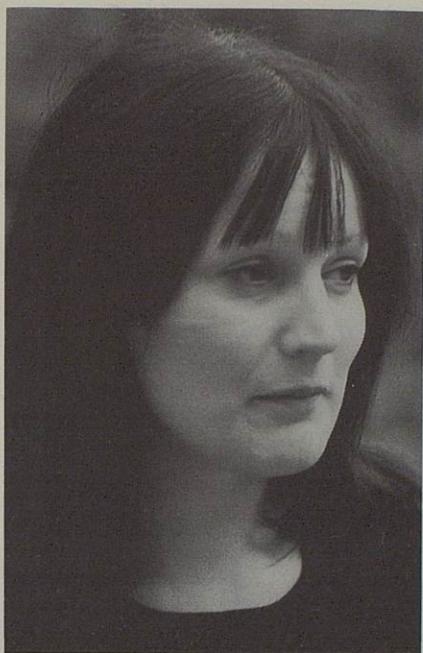


Photo X

JULIANE RIALKA

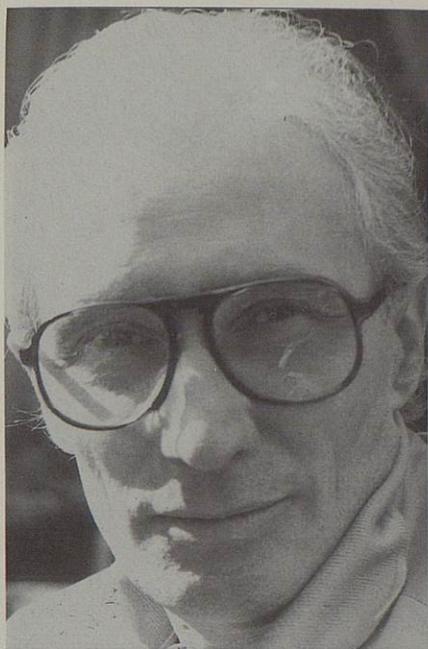


Photo X

JEAN BRASSAT

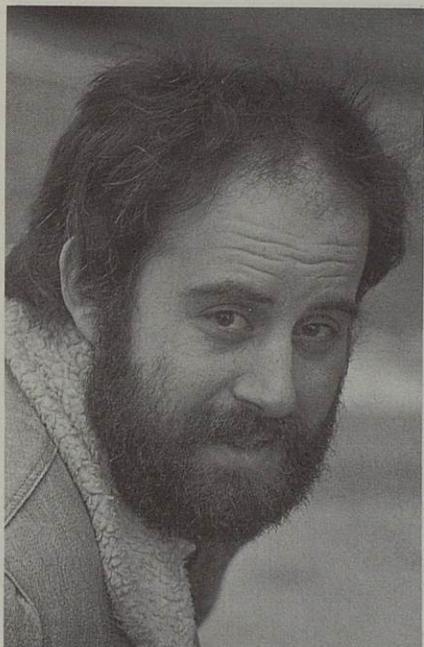


Photo André Nisak

FRANÇOIS ARAGON

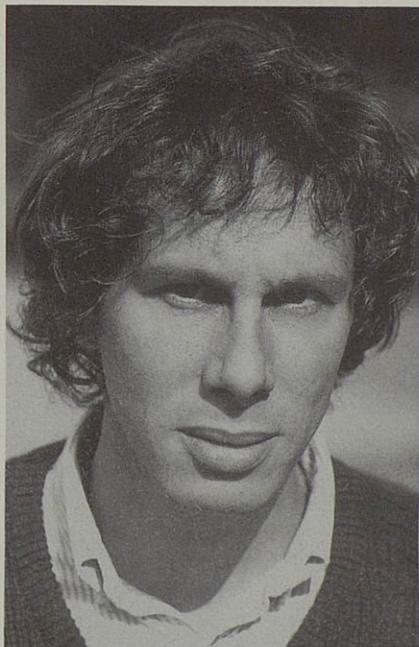


Photo X

JEAN-MICHEL KINDT

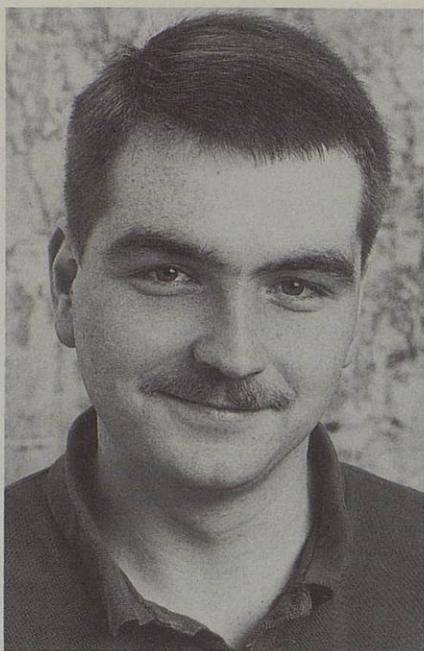


Photo Fabrice Chevallier

HUGUES VAULERIN



Photo X

FRANÇOISE GRALEWSKI



Photo Denis Le Cren

BERNARD CHARNACE

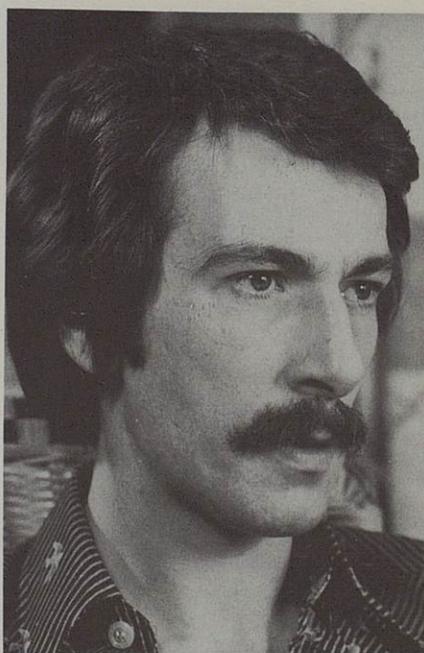


Photo Maree-Breyer

ALAIN FAIVRE

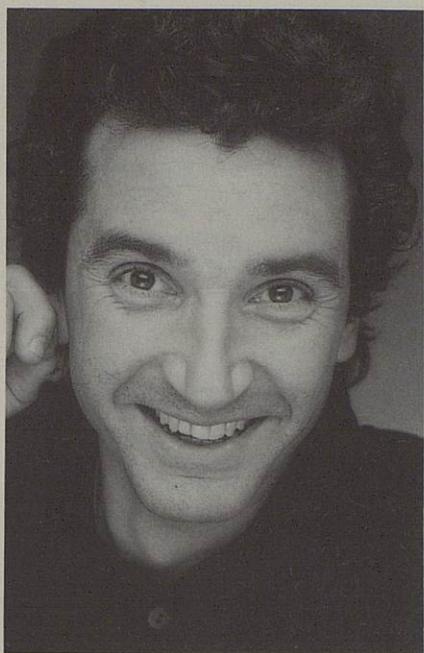


Photo J. Frost

JEAN-BERNARD FEITUSSI

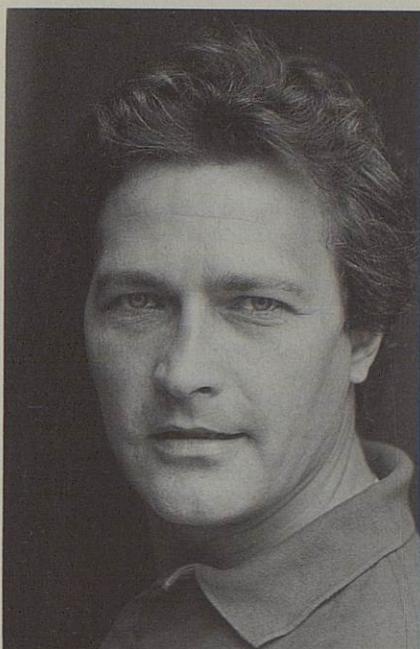


Photo André Nisak

JOËL DEMARTY

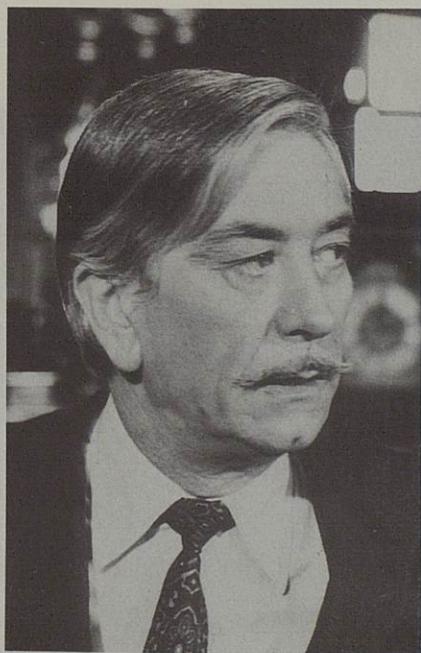


Photo Christian Poutier

JEAN-SIMON PREVOST



Photo Monica Douek

MARIE KEIME

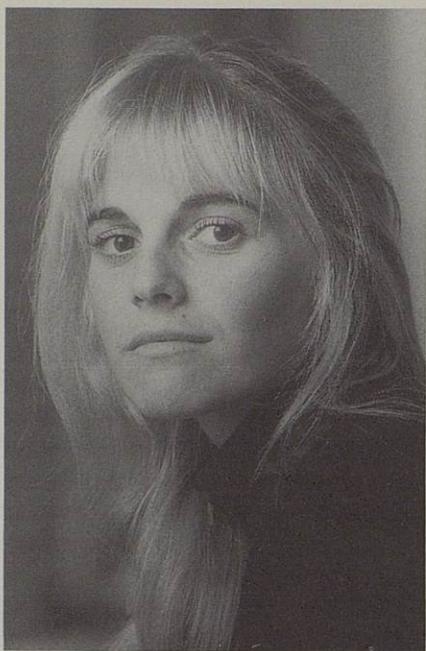


Photo Kipa

NATHALIE AKOUN

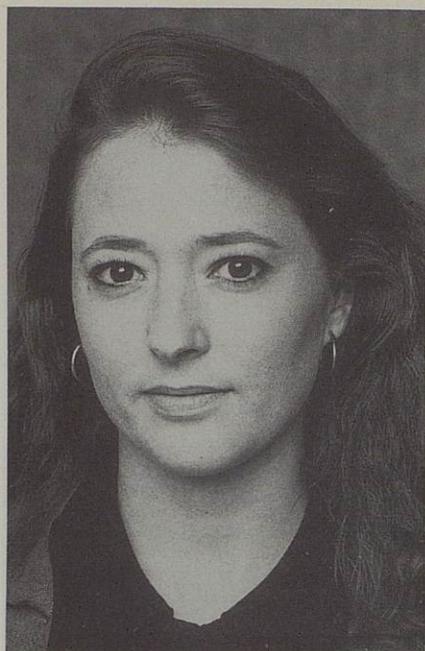


Photo X

AGNÈS GALAN



* NOTRE PROCHAIN SPECTACLE *

DU 19 DÉCEMBRE 1989 AU 10 JANVIER 1990

UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

DE EUGÈNE LABICHE ET MARC-MICHEL

Mise en scène : Jean-Paul Lucet

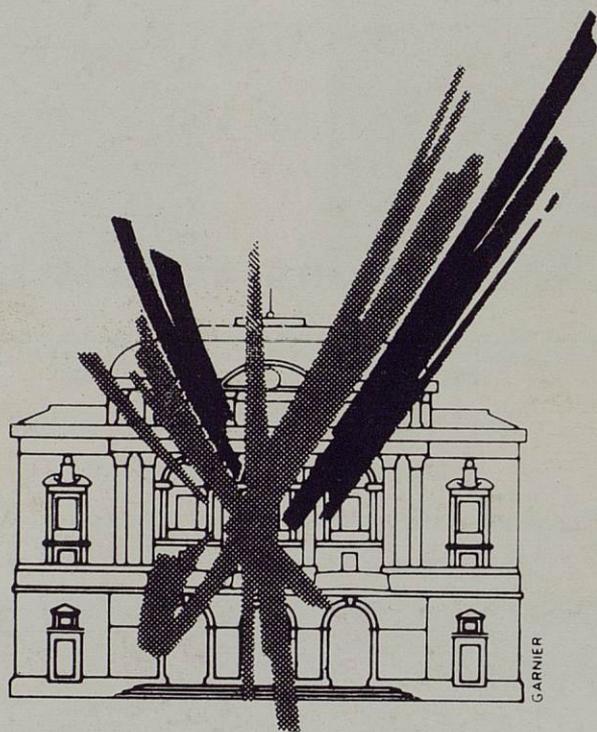
Décors et costumes : Jacques Marillier

Musique : Jean-Marie Senia

Ensemble Instrumental du Conservatoire National
de Région - Directeur : René Clément

Avec, par ordre d'entrée en scène :

Sylvie Le Brigant	Isabelle Moulin
Hubert Godon	Jean-Philippe Meyer
Angelo Bardi	Annie Jouzier
Bernard Menez	Hubert Deschamps
Yolande Folliot	Sacha Briquet
Bruno Devoldère	Yvonne Clech
Marc Dudicourt	Robert Lombard...



Les Célestins, votre privilège !